

# MARCHE CAUCASIENNE, EN KHEVSURETI

par Julien Baudry

*Fidèle à notre habitude vieille de 15 ans, Nicolas (Durand pour ceux qui le connaissent) et ma pomme avons réservé quelques jours pour honorer nos racines extra-urbaines. Cette année, nous revenons à nos toutes premières amours, la randonnée. Et puisque Nicolas a un peu de famille lointaine qu'il a omis de visiter cette dernière décennie et qui a le bel avantage d'habiter la Géorgie, ce sera donc le Caucase.*

*Je ne m'étendrai pas au-delà de quelques phrases sur l'aspect du voyage qui a consisté à profiter de la grande et légendaire hospitalité géorgienne, et à essayer de nous en montrer dignes. « S'en montrer digne » signifie imiter nos hôtes et abuser de nourriture et de boisson bien au-delà du raisonnable. Et de suivre le protocole mené par le Tamada : lever nos verres lors des nombreux toasts portés au pays, aux morts, aux femmes, aux parents, aux enfants, aux amis, et j'en passe. Merci de ne pas nous juger, nous n'avions en fait pas le choix... Quelques jours ont été consacrés à cette activité, et le reste du temps, à savoir deux fois six jours, nous l'avons passé en retrait, dans le Caucase. Ce récit relate la première des deux randonnées caucasiennes, en Khevsureti.*

Ce que la majorité d'entre nous cherchons dans les activités de montagne est un retour à la Nature, à son côté sauvage et enchanteur, souvent éblouissant et exigeant, et parfois imprévu et rude. Et la Géorgie nous a rappelé l'ensemble de ces qualificatifs. Sans exception.

Notre premier périple donc, nous fait prendre un minibus entre Tbilissi et Stepantsminda, presque à la frontière avec la Russie tchéchène. Ce village pittoresque comporte quelques agences de trekking, puisqu'il se trouve au pied du Khazbégi, sommet techniquement facile appartenant tout de même à la famille des 5 000. L'une des photos les plus connues du coin montre une jolie chapelle orthodoxe au premier plan, au sommet d'un dôme verdoyant, bien seule face à l'énorme masse du Khazbégi à l'arrière-plan. La météo capricieuse nous prive de cette vue presque mythique et même de la montée vers la chapelle en guise de mise en bouche. Le village est à 1 700 m, mais il flirte avec les nuages lorsque nous y arrivons au terme de notre journée de transport.

## J1

Après une nuit en guest-house, nous quittons Stepantsminda en taxi, enfermant dans notre polaire bien remontée jusqu'au col le secret espoir



J1 - La traversée des torrents, l'une des clés de la progression en milieu caucasien

de jouir de la vue de ce beau 5 000 un peu plus tard dans notre périple. Ce ne sera pas le cas... Arrivés à Juta, au bout d'une petite piste hors de la vallée principale, nous carrons nos sacs sur le dos, mesurant combien une autonomie complète de 6 à 7 jours pèse. Les derniers tuyaux de gaz nous servent de porte de sortie vers la nature et la liberté ! Dans cette région, les tuyaux de gaz sont apparents, en l'air, posés sur des poteaux. Belle esthétique ! Bref, nous passons sous le dernier tuyau du minuscule village et abordons le Caucase pour de bon. La première vallée est verte et dépourvue de toute végétation dépassant l'herbe. Peu de troupeaux pourtant... Au bout de cette vallée, peu avant de bifurquer dans une vallée affluente, est installé un poste militaire, de l'autre côté du torrent. Habités à éviter le regard des gendarmes stationnés sur le bord des routes françaises, nous avons bien failli ne pas voir le

signe de main de l'un des militaires nous invitant (ordonnant ?) à approcher. L'accueil n'est pas très cordial... Attente, questions sur notre objectif, présentation des passeports, photocopie des passeports, délivrance d'un laissez-passer pour la zone dans un délai défini, et nous repartons 40 mn plus tard. Même si cela paraît déjà beaucoup pour un simple contrôle, nous sommes passés devant un groupe d'une vingtaine d'adolescents géorgiens, qui reste bloqué là pour le moment. Sans doute le privilège de l'occidental, dont nous ne sommes pas très fiers à vrai dire.

Nous commençons à nous élever. Jusque-là, nos pieds reposaient sur une piste, puis un sentier, mais ce luxe ne durera pas... Nous passons un premier col à 3 250 m, quelques névés, et entamons la descente. Nous sommes désormais dans une vallée dont l'accès naturel se trouve en Tchétchénie. La particularité de plusieurs vallées de la zone est que la frontière n'est pas confondue avec la ligne de partage des eaux comme souvent. Non. La frontière est à une vingtaine de kilomètres plus au Nord. Nous sommes donc dans une vallée isolée de la vie du pays et de ses infrastructures. Pas de route, un petit sentier à peine marqué, un passage au-delà de 3 000 m, et des eaux qui finissent côté russe. Pas étonnant que les seules âmes que nous croiserons sont militaires ou en lien avec eux.

La descente dans une ambiance nivale et minérale nous fait perdre un peu le fil du sentier. Mais le fond de carte GPS couplé à une carte papier Geoland au 1/50.000<sup>e</sup> nous aide à viser le bon endroit pour traverser les torrents. C'est un détail important car la traversée des torrents ne se fait pas en marchant sur un pont, ou en sautant d'un caillou à l'autre. Non, un torrent se traverse... en mouillant le maillot comme disent les rugbymen ! Cet après-midi, nous le traverserons 6 ou 7 fois. 6 ou 7 fois, nous enlevons nos chaussures, remontons notre short en haut des cuisses, et nous enfonçons dans les eaux plus ou moins tumultueuses du torrent formé par la fonte des névés. Les deux bâtons de marche sont indispensables pour tenir en équilibre dans le tumulte des eaux. Nous avançons à tâtons, la première fois en prenant notre temps, les fois suivantes en combinant équilibre et... célérité ! Car l'eau des névés est à une température telle que les pieds sont déjà douloureux au bout de 10 secondes... Autant la première vallée nous avait paru isolée mais plutôt bucolique, proche de ce que nous connaissions en France, autant ce nouveau

**PRIVILEGE PEU VECU DANS MA VIE DE MONTAGNARD AUSSI LOIN QUE PORTE LE REGARD, PAS UNE TRACE D'UNE ŒUVRE HUMAINE [...] PAS UNE PISTE, PAS MEME UN SENTIER, PAS UNE CONSTRUCTION, PAS UNE BERGERIE, PAS MEME UN ABRI, [...], EVIDEMMENT PAS UNE REMONTEE MECANIQUE, [...] QUELLE MERVEILLE !**

détail nous montre un tout autre aspect de la montagne peu fréquentée. Comble de chance pour notre séjour, les locaux nous confirmeront ce que nous remarquons rapidement, à savoir qu'il a plu tout le printemps et en juillet, et que les torrents sont gonflés. Mille mètres plus bas, en fin d'après-midi,

le torrent a vraiment pris une large et profonde assise qui nous fait hésiter. Nous prenons le risque de ne pas le traverser, sachant que nous sommes donc sur la rive où nous passerons la nuit, plus bas, et en

dépit du conseil tiré du site d'un randonneur tchèque connaissant bien le Caucase et ayant décrit de nombreuses itinéraires. Il écrit : « *lorsque l'itinéraire décrit une traversée, traversez ! Lorsque vous voyez un pont (ça arrivera plus loin), traversez !* » Sous-entendu, il n'est pas là par hasard ! Evidemment, le passage ne sera pas sans difficulté : nous mettrons un peu les mains, passerons deux heures dans de robustes rhododendrons un peu récalcitrants et sur de fortes pentes herbeuses un peu exposées, mais finalement pas d'impossibilités.

Ouf. Arrivés au bout de cette première journée, nous passons la nuit sur un replat, et entendons vers minuit arriver les ados croisés au poste de garde. Ils ont eu la persévérance d'aller jusqu'au premier replat potable pour camper. Bravo.

## J2

Le lendemain, alors qu'ils dorment tous à point fermés, nous repartons dans un épais brouillard qui nous fait perdre un peu le fil du relief. Toujours pas ou peu de traces de passage, et nous nous égarons deux heures durant, avant de retrouver le bon itinéraire. Deux heures plus tard, après un passage de gué matinal et douloureux, nous arrivons dans un petit village composé d'une dizaine de maisons, d'un groupe électrogène fonctionnant avec le courant du torrent, et deux trois visages apparaissent. Nous reconnaissons un militaire aperçu la veille en route avec son cheval et son fusil. Un panneau nous indique qu'un habitant propose thé et café. Pas encore très réchauffés de l'humidité ambiante, nous poussons la porte. L'occupante des lieux nous laisse quinze à vingt minutes dans une perplexité croissante et s'affaire dans sa cuisine. Elle finit par nous installer dans un petit salon simple et désuet et nous sert, à notre grande surprise un petit-déjeuner complet. Il y en a pour quatre, nous avons mangé il n'y a pas deux



J2 - Freinés dans la vallée « terrible »

heures sous l'avent de notre tente, mais nous nous sentons obligés d'honorer cette réalisation culinaire avec entrain. Trente minutes plus tard, nous quittons le village en ayant chacun fait sauter le premier bouton de nos shorts. Heureusement, le terrain est plutôt facile, nous sommes à 1 700 m, le long d'un torrent qui a pris ses aises. La proximité immédiate du village nous fait découvrir la présence de ponts. Ils sont les bienvenus. Le village suivant est encore plus petit (nous n'apercevons qu'une seule famille), et Nicolas s'allège de quelques Tours Eiffel auprès d'une fratrie de quatre fillettes. Un peu plus loin encore, nous croisons deux géorgiens, crottés et fourbus, qui viennent en sens inverse. Après quelques mots, nous comprenons qu'ils sortent du passage que nous nous apprêtons à emprunter. Un passage contre lequel notre internaute tchèque met en garde ses lecteurs, et qu'il cote « very hard », sans que nous sachions véritablement ce que cela signifie à ses yeux. L'un des deux géorgiens nous dit que c'est « terrible » (lire « téribeul »). J'avouerai à Nicolas plus tard que je l'avais interprété comme « amazing », savant mélange de difficile mais de chouette ! L'avantage de mon anglais perfectible est que j'aurai gardé mes illusions encore une heure ou deux. Le fameux passage que nous allons remonter est une vallée resserrée, parfois en gorge, nécessitant plusieurs traversées du torrent. Le passage ne fait pas plus de cinq kilomètres à vol d'oiseau. En distance, une simple petite portion de notre itinéraire journalier. Mais la progression y est tellement lente et difficile que nous y laisserons huit heures et quelques certitudes. Il n'y aura pas eu un pas facile : végétation jusqu'à la tête, des kilomètres de ronces et d'orties, des montées en rochers terreux et

mousseux, des descentes pas plus inspirantes, des éboulis instables se jetant directement dans le torrent, une progression pieds dans l'eau par les bords du torrent, des traversées sur troncs de bouleau parfois couverts par le remous. Le clou du spectacle assez peu humoristique sera une traversée dans le torrent impétueux, à l'aide d'une main courante que nous avons installée pour remplacer le tronc jamais trouvé, sans doute emporté par le courant. Nous traversons, eau jusqu'aux fesses, et chaussures aux pieds pour nous assurer une bonne adhérence au fond, les mains agrippées à la corde. Plus loin, l'orage s'en est mêlé évidemment. Nous sortons de là exténués, vers 21h, et prenons

pied sur un petit plateau d'où les gardes-frontière nous regardent arriver avec des yeux ronds comme des billes. « D'où venez-vous ainsi ? » « De la vallée, là ! » « ??? Mais... personne ne passe par là ! » « ??? Ah bon ? On passera le message... » Ils nous servent du thé chaud, nous proposent de laisser nos chaussures sécher près de leur poêle, et après une discussion d'une bonne heure, nous laissent nous jeter sous la tente et dans nos duvets pour récupérer. Les aboiements incessants du chien de garde insupporté par notre présence n'entameront pas la qualité de notre sommeil cette nuit-là.

### J3

Nous reprenons le cours de la vallée, qui s'ouvre un peu. En deux jours, nous avons pris la mesure du terrain et compris le niveau de difficulté que réservaient ces vallées isolées. Pas de randonneurs à part de rares exceptions, et les locaux utilisent le cheval, ce qui aide grandement



J3 - La végétation s'en donne à cœur joie. Pas nous...



dans la végétation et les torrents. Nous entamons notre journée de nouveau empêtrés dans une végétation qui nous dépasse, trempée de rosée. Nos bâtons de marche reprennent leur rôle de machette. Quelques heures plus tard, la végétation reprend une taille connue, nous sommes à 2 500 m, et nous bifurquons dans un petit vallon. Toujours pas de sentier, la vallée est étroite, mais le torrent n'est pas gros à cet endroit. Nous choisissons de le remonter pieds dans l'eau, pendant plusieurs kilomètres. De toute façon, nos chaussures et nos chaussettes n'ont pas séché dans la nuit, trop imbibées, et nos pieds pataugeaient déjà dans notre jus avant de prendre cette décision. Nous ajoutons 400 m de dénivelée avec cette technique et arrivons enfin dans des alpages nous permettant de sortir du lit du torrent. Il n'y a toujours pas l'ombre d'un sentier et commençons à l'accepter pour de bon : nous ne cherchons même plus. Le col à 3 500 m est atteint quelques heures plus tard, et nous laisse découvrir un paysage somptueux. Les lourds nuages qui nous accompagnaient depuis le premier jour se déchirent par endroit. S'ils ne nous laissent pas apercevoir le Khasbegi, censé être dans notre dos, ils nous laissent jouir d'une superbe vue sur la vallée devant nous. Privilège peu vécu dans ma vie de montagnard, aussi loin que porte le regard, pas une trace d'une œuvre humaine : pas une route, pas un pont, pas l'embouchure d'un tunnel, pas une piste, pas même un sentier, pas une construction, pas une bergerie, pas même un abri, pas de bête domestiquée, pas une ligne électrique, évidemment pas une remontée mécanique, rien qui puisse laisser penser que l'homme est passé là un jour. C'est rare pour de la moyenne montagne. Quelle merveille !

Nous abordons la descente. Nous plongeons dans un paysage de pentes parfaites à 40°, où tout semble à portée de chaussures. Mais à lire la carte, nous nous apercevons que le petit plateau herbeux que nous convoitons pour la nuit, est tout de même

1 000 m plus bas, alors que nous l'imaginons à 300 ou 400 mètres... La descente est entamée, et même si les pierriers et les alpages présentent un relief facile, l'absence de sentier ne tarde pas à nous brûler la plante des pieds et faire perdre la



*J3 - Ouf... Sortis de l'eau et de la verdure*

sensation des doigts de pieds écrabouillés au fond des chaussures (à ce jour, la sensation des gros orteils est toujours absente !...). Ce terrain est décidément une vraie leçon d'humilité. Nous plantons la tente au milieu de nulle part et nous endormons rapidement après le repas.

#### **J4**

Le lendemain nous apporte le soleil à peine entrevu la veille, nous allons vers des jours meilleurs ! Durant la descente, nous effarouchons un groupe de perdrix planquées à trois mètres de nous, et qui s'envole dans un grand fatras de battements d'ailes. Je ne sais pas qui a eu le plus peur... Notre regard s'habitue à constamment analyser le relief, à deviner là où ça passe et là où ça ne passe pas, à choisir les bonnes zones pour nos passages de torrent, et plus bas pour prendre le moins de risque sur les grandes et fortes pentes ravinées. Aucune trace de passage par ici... Et la carte démissionne partiellement, se fait imprécise et nous lâche. Vers 11h, nous arrivons à une première trace humaine, une bergerie, invisible du col, et réveillons le berger. Il est là pour la saison avec un troupeau de vaches, et n'en revient pas de voir des randonneurs et de parler à des gens. Il a un sourire jusqu'aux oreilles et prend un vrai plaisir à échanger avec Nicolas pendant une dizaine de minutes. Il veut nous accompagner, sans doute qu'il voudrait

ne pas nous quitter, la solitude est le vrai challenge dans ces zones reculées ! Il n'y a même pas de militaires car nous nous sommes éloignés un peu de la frontière. Nous l'en dissuadons car nous essayons de marcher à un bon rythme tout de même, il ne paraît plus tout jeune (alors que nous apprenons qu'il a notre âge), et probablement encore un peu groggy de sa consommation de vodka de la veille. Nous prenons congé et trouvons enfin un sentier qui deviendra une piste plus bas. Quasiment arrivés à la piste carrossable de la vallée principale (car cette vallée principale est reliée à la civilisation), nous apercevons un troupeau d'une vingtaine de veaux et nous mettons sur nos gardes. Nous avons lu plusieurs fois qu'il fallait être très vigilant avec les chiens de bergers de ces contrées, habitués à tuer les loups et se battre avec les ours. Et peu sociaux avec les humains. Pas très à l'aise, nous scrutons les environs, et soudain, le contact d'une truffe humide dans ma main me surprend. Le chien est arrivé en silence de l'arrière et... nous accueille joyeusement !!! Il s'agit en fait d'un jeune chien, probablement encore en train d'apprendre sa tâche. Un jeune chien pour un jeune troupeau, sans doute est-il né en même temps et a grandi avec eux ?

Il nous saute dessus, nous tourne autour, jappe, nous invite dans ses jeux ! Il est presque aussi heureux que le berger de tout à l'heure... Mais le dialogue un poil plus stérile... Nous nous demandons si sa jeunesse ne va pas lui faire oublier son rôle et avons peur qu'il ne nous suive ; mais à peine une dizaine de mètres après avoir dépassé le troupeau, il cesse soudainement de nous tourner autour, s'assied sur la piste et nous regarde tristement. Mais il n'avancera plus d'un centimètre, aussi surprenant que cela puisse paraître, comme retenu par une laisse invisible, celle du devoir canin ! Belle fidélité.

Nous prenons un peu de bon temps sur le bord de l'énorme torrent principal, heureux d'avoir constaté la présence d'un pont pour rejoindre la piste principale. Il y a même là quelques

vieilles datchas abandonnées. Après un bon pique-nique, nous longeons la piste en direction de Shatili, haut lieu touristique. Une partie se fait en autopstop. Le village, construit à flanc d'un bloc rocheux sur une zone de confluence, est composé de belles maisons fortifiées, en pierre sèche, agencées



*J4 - Levé du jour, au milieu de nulle part*

comme des cubes empilés les uns sur les autres. C'est magnifique.

Nous passons deux heures dans le coin et reprenons la piste pour retrouver une autre vallée adjacente qui nous montera jusqu'à Mutso, d'où nous prendrons de nouveau congé de la présence humaine pour nous isoler en montagne trois jours supplémentaires. Mauvaise hydratation ? Terrain

trop exigeant pour les chevilles ? Poids du sac ? Sans doute le cumul des trois, j'ai le ligament d'une cheville qui me titille un peu. Dans la grosse chaleur de la basse altitude et le plat de la piste, la gêne augmente vite. Je propose à Nicolas de faire une vraie grande pause pour me réhydrater, il paraît qu'en réagissant suffisamment tôt à une tendinite naissante, on peut encore l'éviter. Après test, bof... Nous plantons la tente bien plus tôt que prévu, un peu plus loin sur le bord de la rivière, aucune voiture de passage n'ayant de place pour nous monter jusqu'à Mutso et nous éviter de faire 20 km le long d'une piste poussiéreuse.



*J5 - Un taxi bien soviétique*

## **J5**

Le lendemain matin, la tendinite est installée, c'est un peu risqué de repartir pour la seconde boucle, pendant 3 jours, loin de tout. Nous décidons d'écourter, de retourner à Shatili pour

chercher un taxi, et rentrer à Tbilissi pour 48h de repos. Retour à Shatili donc, et recherche d'une personne pouvant nous accompagner jusqu'à la route asphaltée où circulent les minibus, à 50 km de là. Nous interrogeons une personne, qui nous donne un prix et nous amène auprès d'une autre personne, assise devant sa maison et non loin de son 4x4. Il nous demande 1 heure, s'affaire, part, revient, téléphone, repart, et revient avec 3 collègues et un autre 4x4... remorqué par le sien. Bien plus vieux que le premier, il nécessite d'être réparé et la troupe se met au travail. Un peu dépité, une seule chose nous réjouit : c'est un vieux Lada Niva, voiture mythique russe. Quitter le Caucase

sur de vieilles pistes dans un Lada Niva, voilà qui colle tout à fait à l'ambiance locale. Deux heures après nous voilà enfin partis. Le 4x4 a beau être dans un état lamentable, son chauffeur le pousse sans ménagement et double les autres véhicules que l'on peut rattraper, vieux et modernes, dans des conditions très peu sécurisantes. Sans doute que les nombreuses icônes collées à la planche de bord et suspendues au rétroviseur font leur effet, nous arrivons à bon port malgré quelques frayeurs mémorables.

Suite de la randonnée caucasienne, en Svanétie, au prochain numéro.

Point technique

## Petit vadémécum de la parade gumiste

*par Camille Béchaux*

### Préambule : la parade, pourquoi ? pour quoi ? pourquoi pas ?

**Pourquoi ?** Que le rocher nous semble anodin et en dessous de notre niveau ou bien que l'on tente un exploit, très rares sont les cas où le risque de chute est parfaitement nul. Il est, en effet, toujours possible que le pied zippe ou que la main lâche, entraînant une chute inattendue. On peut aussi être amené à abandonner face à un mouvement trop difficile et se lancer alors dans une chute prévue. Si la force et le lieu d'impact aléatoire d'une chute inattendue sont évidemment propices à causer des blessures, même les chutes prévues, plus maîtrisées par nature, peuvent causer des traumatismes à l'organisme. C'est donc pour prévenir et limiter les risques de blessures dans ces situations que la parade prend tout son sens.

**Pour quoi ?** Les objectifs principaux d'une parade sont les suivants :

- ★ Empêcher la chute, tant que le grimpeur est à portée de main.
- ★ Remettre droit sur ses pieds le grimpeur avant qu'il ne touche le sol, et éviter que les chutes en déséquilibre ne se terminent sur le dos ou la tête.
- ★ Eviter que le grimpeur ne tombe sur les éventuels rochers, racines, ou autres obstacles, en l'envoyant vers un sol plat où se trouve éventuellement le crash-pad.
- ★ En dernier lieu, amortir le choc en absorbant une partie de l'énergie de chute quand le grimpeur est en bonne position mais tombe de haut.

Une parade a donc rarement pour objectif de rattraper le grimpeur, mais plutôt d'empêcher une mauvaise chute en l'aider à tomber correctement.

**Pourquoi pas ?** Parer quelqu'un c'est une responsabilité et dans de nombreux cas d'accidents, c'est le pareur qui est blessé et non le grimpeur. Une parade n'est donc souhaitable que si elle est réalisée dans de bonnes conditions. Si le pareur ne s'en sent pas capable ou s'il pense que la parade n'est pas possible à cause de la configuration des lieux, il devra impérativement prévenir le grimpeur. Celui-ci prendra, en connaissance de cause, la décision de tenter le bloc sans parade ou de renoncer. En effet, la parade n'est pas une obligation et c'est bien au grimpeur de se sentir investi d'une responsabilité toute particulière par rapport à sa pratique de l'escalade. Ainsi, un grimpeur expérimenté connaîtra ses limites et saura anticiper, autant que possible, des situations qui pourraient entraîner une mauvaise chute. Il sera d'ailleurs en mesure de grimper sans parade s'il le souhaite. Un grimpeur débutant aura à cœur de développer cette responsabilité et ces capacités qui viendront avec la pratique du bloc et la confrontation à des situations diverses et variées.